

Le mystère Morris

Qui connaît Morris ?

*Que sait-on de la vie et de la personnalité du créateur de Lucky Luke ?
A vrai dire, pas grand-chose.*

Jusqu'à la parution en décembre dernier de L'Art de Morris ⁽¹⁾, il n'y avait pas d'ouvrage de référence. "En préparant ce livre, nous avons été frappés par l'absence de documentation, quand, dans le même temps, on pourrait remplir une bibliothèque avec tout ce qui a été écrit sur Hergé, souligne Jean-Pierre Mercier, conseiller scientifique au musée de la BD d'Angoulême et commissaire de l'exposition qui lui est consacrée. Pour un auteur de cette importance, c'est incompréhensible, il y a un mystère Morris. "Certes, le dessinateur belge n'était pas un client facile. Comme souvent chez ceux de sa génération, les épanchements n'étaient pas son fort, mais, même pour ses pairs, il faisait figure de Martien. "Pour vivre heureux, vivons caché." Il avait fait sien cette devise, fuyait les mondanités et n'aimait guère les médias. Disparu en 2001, à l'âge de 78 ans, l'homme donnait des interviews au compte-gouttes et préférait rester devant sa télé à dessiner des caricatures plutôt que d'y montrer sa bobine. Idem pour les rares expositions dont il a fait l'objet, car il répugnait autant à prêter ses planches et ses dessins originaux qu'à les voir accrochés aux murs. Curieusement, cet homme qui, dans les années 1960, plaidait pour la reconnaissance de la bande dessinée et fut l'un des premiers à parler de "neuvième art", s'agaçait de ce qu'elle était devenue la décennie suivante. "Morris avait en horreur l'intellectualisation à outrance de la BD, qui restait, à ses yeux, un divertissement, explique Achdé, le dessinateur qui, depuis quatorze ans, a pris les rênes de Lucky Luke. Un type qui s'efface volontairement derrière la série d'humour grand public qu'il a créée et ne se revendique surtout pas comme un auteur, c'est un brin déconcertant pour les critiques. "Réac, Morris ? Pas si simple. Toujours tiré à quatre épingles, arborant un sempiternel nœud papillon et un humour très british, l'œil très bleu et malicieux derrière ses grosses lunettes d'écaille, l'homme semblait un personnage de BD égaré dans le monde réel. Un éternel gamin qui aimait s'amuser, fuyait le sérieux comme la peste, vivait loin du monde et s'adonnait sans retenue à son art. Bref, un dangereux sociopathe...

Itinéraire d'un zazou

Maurice de Bevere voit le jour en 1923 à Courtrai, en Belgique. Issu de la petite bourgeoisie flamande, le jeune homme, qui fait sa scolarité en pension chez les Jésuites, semble destiné à reprendre l'usine de pipes familiale. Mais Maurice est un original, un zazou fou de cartoons et de westerns, qui vit l'occupation allemande comme une chape de plomb. Il suit des études de droit pour faire plaisir à papa, mais étudie l'animation par correspondance. En entrant en 1943 à la CBA, où travaillent déjà Franquin, Peyo et Eddy Paape, il croit réaliser son rêve. Mais lorsque la guerre se termine, le petit studio ne résiste pas à la concurrence américaine, Disney, Tex Avery et consorts. Animateur contrarié, il se recentre sur le dessin. Ses illustrations pour Le Moustique, des dessins d'humour dans le style de Sempé, lui ouvrent les portes des éditions Dupuis. L'éditeur cherche de nouveaux auteurs pour relancer le magazine Spirou et Morris s'initie à l'art de la bande dessinée sous la tutelle de l'auteur maison, Joseph Gillain, dit Jijé. Ami, grand frère et mentor, ce dernier l'entraîne en 1948, avec Franquin, dans ce qui sera la plus grande aventure de leur vie, un voyage aux Etats-Unis, convaincu qu'ils trouveront là-bas du travail dans l'animation et surtout qu'une troisième guerre mondiale est sur le point d'éclater avec les communistes. Après avoir essuyé un refus chez Disney, la petite troupe traverse la frontière et s'installe, pour "raisons budgétaires", au Mexique, où elle ne passe pas inaperçue... Suivent plusieurs mois épiques, puis Gillain et Franquin rentrent en Europe, mais Morris, lui, s'installe à New York, et y demeure jusqu'en 1955 ! Un séjour initiatique pour le jeune homme, qui s'imprègne des codes des comics américains et devient un proche de Harvey Kurtzman et de sa bande, les fondateurs du magazine satyrique Mad. Il fait aussi la connaissance d'un Français avec lequel il partage un humour pince-sans-rire et beaucoup de vaches maigres, René Goscinny. Lasse de l'attendre, Francine, sa fiancée, le rejoint ; ils se marient puis retournent en Belgique.

.../

...

.../...

Le couple, qui n'aura pas d'enfants, s'installe dans un petit pavillon de la banlieue bruxelloise. Morris y passera près d'un demi-siècle dans la compagnie exclusive de son personnage fétiche, Lucky Luke.

Luke le chanceux

Le cow-boy qui tire plus vite que son ombre est devenu une icône. Au même titre que ses compagnons d'aventures, Jolly Jumper, les Dalton, Rantanplan, Billy the Kid, Calamity Jane, Jesse James ou encore Lulu Carabine et ses girls, une galerie de personnages que le crayon de Morris a fait entrer dans notre mémoire collective. Mais avant que son créateur ne trouve la bonne formule, Lucky Luke a connu bien des métamorphoses : difficile de reconnaître le cow-boy hargneux et prognathe des débuts dans le longiligne gentleman de Ma Dalton ou du Grand Duc. L'apport des années new-yorkaises, la façon de travailler de ses amis dessinateurs et surtout leur esprit corrosif sont décisifs. Dès Phil Defer, en 1954, où Morris campe un cow-boy qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'acteur Jack Palance, le virage est pris, Lucky Luke ouvre un genre nouveau : le western parodique. "Ce n'est pas un pastiche de la vraie vie des cow-boys, expliquait-il. C'est un pastiche du cinéma avec tous les clichés, les poncifs que l'on voit à l'écran, les prospecteurs d'or, les joueurs, les danseuses de saloon"... Chaque album s'appuie sur un film, mais aussi sur une solide documentation historique que le dessinateur a recueillie dans les bibliothèques américaines. Morris, pourtant, piétine. Pour passer à la vitesse supérieure et se concentrer davantage sur le dessin, il fait appel dès l'année suivante à son vieux copain René Goscinny. Le scénariste se glisse en douceur dans l'univers de Lucky Luke et lui apporte davantage d'humour et de finesse, une élégance devenue sa marque de fabrique. Même si Morris lui interdit les calembours, qu'il déteste (!), pendant deux décennies, jusqu'à la disparition de Goscinny en 1977, ce sera l'âge d'or. Le tandem invente un moule narratif qui donne aux lecteurs de 7 à 77 ans une impression à la fois de confort et de renouvellement. Pour Jul, le tout nouveau scénariste de la série, " c'est une structure parfaite, comme l'alexandrin dans la langue française. Lucky Luke ne souffre pas de la maladie moderne des scénarios, ici pas de psychologisme ni d'arc narratif, le héros n'a pas besoin d'évoluer, ni d'accumuler de l'expérience. Du début à la fin, Lucky Luke reste le même, il part dans le soleil couchant et, à chaque album, on remet le compteur à zéro. Un éternel recommencement ".

L'art de Morris

"Lucky Luke, c'est comme les films de Chaplin ou de Buster Keaton, assure Jean-Pierre Mercier. On a beau les avoir vus cent fois, à chaque fois on se fait prendre. C'est fluide, drôle, enlevé et si bien fait qu'on ne voit jamais les coutures. A bien y regarder pourtant, ce sont des mécaniques d'une précision extrême. " Morris, qui adorait fabriquer des jouets articulés, mettait autant de soin à concevoir ses albums. Une seule priorité : l'histoire. "Je me suis toujours attaché à être très lisible, très clair sur mon graphisme, disait-il. Si le lecteur doit regarder trop longtemps avant de comprendre le dessin, c'est qu'il n'est pas bon." Tout ce qui n'est pas utile est supprimé ou à peine esquissé. L'ancien animateur excelle à attraper l'œil du spectateur et surtout à guider son regard. Il est l'un des premiers à comprendre qu'en BD l'ellipse est reine et qu'un lecteur pris par l'histoire fait de lui-même le lien entre les séquences. La façon qu'il a de traiter le mouvement est magistrale. A l'agitation des premiers albums, dans lesquels il multiplie les dessins et les angles, succède un Lucky Luke quasi statique : en une seule case, souvent, tout est dit. Le colt fume encore et on a tout compris, comme dans ce fameux dessin sur les quatrièmes de couverture où le cow-boy loge une balle dans le cœur de son ombre avant même qu'elle ait pu dégainer !" Avec lui, tout a l'air facile, sourit Matthieu Bonhomme, qui signe un Lucky Luke hors-série. Tous les gamins qui ont un jour essayé de recopier un dessin des Dalton savent à quel point c'est illusoire. Quand Jolly Jumper galope, non seulement ses sabots se croisent à chaque fois, ce qui est hyper dur à faire, mais en plus ça bouge, ça sent le crottin, on voit la texture du poil ! Pour les revolvers, il fait même des plans hyper réalistes, parce qu'il a pigé que, pour être

.../...

.../...

crédible, l'arme doit être brillante, lourde, dangereuse. Le western, c'est l'art de l'accessoire, Morris mettait autant d'amour et de concentration à dessiner une botte ou un chapeau qu'à représenter un personnage. " Mais le Belge ne se contente pas d'être un dessinateur tout-terrain. Dans les " sages " aventures de son héros, il glisse, l'air de rien, d'incroyables audaces formelles. Cadres aériens, Indiens verts et autres personnages aux couleurs improbables, scènes nocturnes empruntées aux estampes fantastiques, jeux de miroirs, symétries vertigineuses, obsessions géométriques : l'œuvre graphique de Morris est celle d'un virtuose convaincu que l'art devait demeurer caché. L'exposition que lui a consacrée Angoulême a pris le parti inverse et révèle enfin toute l'étendue de son génie visuel.

(1) L'Art de Morris, de Jean-Pierre Mercier et Stéphane Beaujean, éd. Lucky Comics, 312 p., 45 €.

par Stéphane Jarno

(Télérama - mercredi 27 janvier 2016)

<http://www.telerama.fr>

Angoulême : Morris, un Buster Keaton de la BD

*Avec 300 millions d'albums vendus en 70 ans,
Lucky Luke figure au panthéon de la BD. Mais que sait-on de Morris,
son génial créateur ? Angoulême lève le voile en exposant
150 planches et dessins originaux.*

Sous ce cow-boy, court sur pattes, à la mâchoire démesurée, difficile de deviner la figure légendaire de Lucky Luke ni sa silhouette tout en longueur. Le foulard est là, certes, le Stetson aussi, mais la chemise quadrillée et l'absence du gilet noir brouillent les pistes. Pourtant ce dur à cuire – à ses débuts il était plutôt bagarreur – qui fredonne benoîtement "Yodel-e-i, yodel-e-i" est bel et bien la première apparition de "l'homme qui tire plus vite que son ombre".

Un flegme apparent qui cache une formidable énergie

Le document daté de 1946 et paru en 1947 dans l'*Almanach de Spirou* appartient à l'une des 120 planches et 30 dessins originaux qui ont pris possession de la Cité de la BD à Angoulême en ouverture du festival et jusqu'à l'automne. Ce sont les pépites extraites d'une mine d'or, jusque-là conservée dans le coffre d'une banque à Bruxelles. Et que les ayants droit de Morris – car c'est de lui, de son art dont il s'agit – ont consenti exceptionnellement à sortir de l'ombre.

Morris, né Maurice De Bevere en 1923, fou de cinéma, et enfant du western, n'entrevoit pas illico sa destinée en bande dessinée. Fan du Popeye des Frères Fleischer, le dessinateur belge, autodidacte, rêve, comme son acolyte Franquin, d'un avenir Disney.

L'animation guide ses premières planches avec un Lucky Luke monté sur ressorts qui mouline à la vitesse de la bobine. Du dessin animé, Morris gardera intact le sens du mouvement et du cinéma, la précision du plan.

"La mécanique du récit prévaut chez Morris. On est dans du Buster Keaton", analyse Jean-Pierre Mercier, commissaire avec Stéphane Beaujean de l'exposition. Le flegme apparent de son héros (son double ?) cache en réalité une formidable énergie dans l'action, du gag et du rire en cascade. "Une grammaire visuelle", synthétise Jean-Pierre Mercier.

À la question "comment faire marcher une histoire ?", le père de Lucky Luke, Jolly Jumper, Rantanplan et les frères Dalton répond par l'obsession de la lisibilité, une virtuosité dans l'épure du trait, une maîtrise absolue du clair-obscur, de l'usage du noir pour rythmer la lecture, et la science des chevaux. Il limite sa palette à des couleurs franches qui frappent l'imaginaire et manie à merveille la géométrie avec une prédilection pour les figures simples : les cercles, les croix et les carrés.

Gosciny : l'âge d'or

Avec l'arrivée de Gosciny, en 1955 (avant Astérix), la ligne Morris, alors imprégnée par les comics américains et la parodie, se transforme en diamant. Le duo, noué à New York, se mue en rat de bibliothèque à la conquête de l'Ouest, de ses grands thèmes – le rodéo, la diligence, le désert, le chemin de fer, la cavalerie, les Indiens... –, explore à la manière d'un ethnologue ses codes et ses figures (Billy the Kid, Calamity Jane, les croque-morts, les danseuses de saloon...). Une recherche documentaire garante d'authenticité et d'une réalité historique malgré la caricature.

L'euphorie du succès pousse les deux compères jusqu'au pari fou d'un album en un mois. Ce sera "Les Rivaux de Painful Gulch" en 1961 : deux familles, les O'Timmins (à gros nez rouge) et les O'Hara (à grandes oreilles), en guerre depuis des dizaines d'années, et qui ne savent même plus pourquoi...

Dans un Far West pollué par la ruée vers l'or, Lucky Luke incarne le justicier, ce "poor lonesome cow-boy" imperméable aux vices et aux bassesses humaines qu'il traque et désarme sans laisser de cadavre dans le placard. Il ne tue pas mais tout y passe : le racisme, l'avidité, la justice expéditive, la lâcheté, la violence, le capitalisme rampant.

Et la bêtise... universelle.

par Nathalie Van Praagh

(La Montagne – dimanche 24 janvier 2016)

<http://www.lamontagne.fr>

Exposé à Angoulême, Lucky Luke divulgue dix petits secrets

Angoulême consacre une exposition au cow-boy et à son auteur.

Et un magnifique album, L'Art de Morris, retrace leur aventure.

Pleins feux sur l'homme qui tire plus vite que son ombre.

1. A sa création, en 1946, dans Arizona 1880, Lucky Luke est affublé d'un gros menton prognathe à la Popeye et, surtout, n'a que quatre doigts à chaque main. Influence évidente de Disney, Morris ayant commencé sa carrière dans le dessin d'animation.
2. Le flegmatique cow-boy à la mèche est en grande partie inspiré de Gary Cooper. A la fin du Grand Bill, western sorti en 1945, la star hollywoodienne chantait "I'm a poor lonesome cow-boy, I ain't got no home"...
3. Contrairement à ce que l'on pense parfois, ce n'est pas Gosciny qui a inventé Lucky Luke, c'est bien Morris, auteur-dessinateur des huit premiers albums. Gosciny n'arrive qu'en 1955 pour Des rails sur la prairie. Avec interdiction formelle de faire le moindre calembour. Il en glissera clandestinement un dans chaque scénario. Que Morris biffera chaque fois.
4. Erreur colossale, les Dalton, inspirés de bandits réels de l'Ouest, meurent à la fin du sixième album, Hors-la-loi. Morris sent qu'il a fait une grosse gaffe, en se privant de ces quatre géniales fripouilles. Gosciny va trouver la solution. Il invente des cousins

aux Dalton: Joe, Jack, William et Averell ("quand-est-ce-qu'on mange?").

.../...

.../...

5. Le fidèle Jolly Jumper est un appaloosa, crinière jaune, robe blanche. Signe particulier: sait faire du café, jouer aux échecs et méprise Rantanplan, "le chien le plus stupide à l'ouest du Pecos", lui-même parodie du célèbre Rintintin.
6. Le très sage Lucky Luke sera plusieurs fois victime de la censure. La mort sanguinolente de Bob Dalton devra être redessinée de manière plus elliptique à la demande des éditions Dupuis. Et les cases où le jeune Billy the Kid tétait un revolver plutôt que son biberon furent longtemps proscrites de l'album.
7. Morris, dont la virtuosité de dessinateur époustouflait ses pairs, a osé une chose que ni Hergé ni Uderzo n'ont tentée: des couvertures d'albums dont le personnage principal est absent. Ainsi du Pied-Tendre, de Calamity Jane ou de La Diligence.
8. Le génial Phil Defer est directement démarqué de l'acteur Jack Palance. Pour beaucoup, cet album marque un sommet graphique de la série. Morris y est encore très influencé par le style du journal américain Mad, dont il a rencontré les dessinateurs lors de son long séjour aux Etats-Unis au début des fifties. La réédition en grand format noir et blanc de Phil Defer, qui sort ces jours-ci, est somptueuse.
9. Longtemps, les albums de Lucky Luke furent publiés en éditions brochées bon marché par Dupuis. Vexés, Morris et son héros passèrent en 1968 chez Dargaud, où ils eurent droit à des albums cartonnés. Et enfin l'autorisation de mettre en scène Lulu Carabine et ses girls...
10. L'année 2016 verra la publication de deux one shots de Lucky Luke, l'un signé Matthieu Bonhomme, l'autre, Guillaume Bouzard, dont les premières planches dévoilées sont drôlissimes. Les croque-morts peuvent rempocher leurs mètres: ils ne sont pas près d'enterrer Lucky Luke.

par Jérôme Dupuis
(L'Express – jeudi 28 janvier 2016)

<http://www.lexpress.fr>

L'homme qui ne tirait plus

*Rencontre imaginaire
avec le vieux cow-boy qui, en 2016, se range des armes à feu
trop utilisées par des tueurs sanglants.*

Derrière son bar de bois, le tenancier aux belles rouflaquettes sommeille. Il lève à peine un œil lorsqu'on entre, trempé, dans le saloon de Froggy Town, village perdu dans la vallée de Yosemite, en Californie, où la modernité n'est qu'un vague concept. Dehors, la nuit est tombée. Il pleut, dru. L'artère de terre principale n'est plus qu'un vaste sillon boueux prêt à avaler le malheureux badaud. Attablé, une bouteille de Coca-Cola à demi entamée devant lui, le cow-boy solitaire termine son repas composé de boulettes de viande en sauce qui ont, peut-être, un jour, été de la vache.

Il porte sa chemise jaune, son foulard rouge, sa veste noire et son chapeau blanc ; certains accoutrements ne changent pas malgré les années qui passent. Sa mèche de cheveux noirs, légèrement grisonnante, est toujours vivace. On s'approche doucement, timide, chapeau bas, tenu à deux mains. "Excusez-moi, vous êtes bien Lucky Luke ?" Il arrête sa fourchette à mi-chemin de sa bouche, nous regarde et approuve : "Ouaip." Puis il recommence à manger. Il ne prononce plus un mot, jusqu'à ce qu'il ait terminé.

"Pourquoi vous voulez me voir ? Je ne comprends pas." Le vacher a toujours entretenu des relations complexes avec la presse. Il l'a parfois défendue, comme dans le

Daily Star, il l'a aussi manipulée en diffusant de fausses informations pour servir ses intérêts. Il ne

.../

...

.../...

voit, globalement, dans les journalistes, que de pusillanimes plumitifs prêts à imprimer un peu tout et n'importe quoi, tant que ça se vend. Mais il a aussi un brin de sympathie pour un écrivain ayant traversé l'océan pour venir le voir. Après tout, si les Belges et les Français n'avaient pas raconté en long et en large ses exploits, il serait depuis longtemps oublié aux Etats-Unis.

L'âge d'or de la conquête de l'Ouest est désormais loin. A 70 ans, le cow-boy n'est plus un jeune homme, mais on le célèbre encore. Un ouvrage, l'Art de Morris, vient de paraître, qui raconte son plus célèbre conteur. Une exposition est organisée au festival d'Angoulême. Les dessinateurs Bouzard et Bonhomme préparent chacun une BD dont il sera le héros. Il se moque : "Il paraît que l'un d'eux me fait mourir." Il sort une petite feuille et du tabac, se met à rouler. "Vous avez repris ?" "Ouaip." Un temps. "J'en avais marre du goût du foin."

Il se lève pour rallumer la lampe à pétrole au-dessus de lui. On remarque le vide béant sur les flancs de sa ceinture. "Où sont vos pistolets ?" s'inquiète-t-on. "Ils sont interdits dans cette ville, mais ça n'a pas d'importance, j'ai arrêté de tirer." Un vieux Mexicain, faisant semblant de dormir sous son sombrero, en tombe à la renverse de surprise. Comment cela ? L'homme qui tire plus vite que son ombre, l'homme qui a, par ses revolvers, imposé l'ordre et la justice dans les plaines de l'Oklahoma, le long du Mississippi ou dans les montagnes du Klondike gelées par le blizzard aurait rangé la mitraille au rayon des doux souvenirs ? "Ouaip." Un silence. "Je n'y crois plus." Il consent, enfin, à parler un peu plus : "Toute ma vie, je me suis battu pour ce qui est juste. Donc contre les idiots et la bêtise. J'étais parfois aux côtés des forces de l'ordre, parfois contre elles lorsqu'elles abusent de leur autorité. Mais c'est un combat perdu d'avance." Avec une émotion dont il n'est pas coutumier, il évoque pêle-mêle Ferguson, San Bernardino, les tueries de masse dans les lycées, mais aussi Charlie, le 13 Novembre, les bombardements contre l'EI, l'instauration de l'état d'urgence permanent en France. Il dit : "Je me souviens le jour où le fort de Canyon Apache a été détruit par les Indiens, le colonel O'Nolan s'était exclamé : "C'est l'expédition punitive de l'expédition punitive. Nous allons faire une expédition punitive pour leur apprendre à ne plus faire d'expéditions punitives après nos expéditions punitives." C'est ce qu'on vit en ce moment."

Le vacher est amer. Il se demande si son habileté de tireur n'a pas contribué à promouvoir l'idée que deux ou trois coups de pistolets bien dirigés peuvent résoudre tous les problèmes. Il se roule à nouveau une cigarette. Il ne fait pas confiance à l'Etat pour prendre le relais, trouve que Barack Obama a mis bien trop longtemps à affronter la NRA, la National Rifle Association, le lobby armurier. "Le juge le plus honnête que j'ai rencontré, c'était Roy Bean l'illettré, "la loi à l'ouest du Pecos", c'est vous dire." Lucky Luke se demande si cela valait la peine de se battre pour le chemin de fer, le télégraphe, la conquête de nouveaux espaces. "J'avais l'idée que progrès et intelligence allaient de pair, que l'on tendrait, petit à petit, vers une humanité meilleure, grâce à l'éducation, l'ouverture aux autres. Mais, au final, on en revient toujours aux grandes oreilles des O'Hara et aux nez rouges des O'Timmins." On dit : "Eux au moins tiraient comme des sapajous." "Ouaip." Ses vieux amis, désormais tous morts, lui manquent. Les derniers en date, le capitaine Barrows et Ned, les pilotes de la Daisy Belle, ont disparu sur le Mississippi pendant l'ouragan Katrina. Il a même quelques regrets pour ses ennemis : Billy the Kid, Pat Poker, Phil Defer. Pudique, on n'ose pas parler de Calamity Jane. Les mauvais drilles disent que son mariage gay avec Lulu Carabine a brisé le cœur de Lucky Luke.

Il est un point qu'il faut tout de même aborder. On hésite : "Et les Dalton ?" "Je n'ai rien à dire sur eux." Etrange. De ses plus redoutables adversaires, si importants qu'ils l'ont fait parfois disparaître des couvertures d'albums, aussi bêtes et méchants qu'il est serviable et courageux, Lucky Luke ne voudrait plus entendre parler ? On insiste : "Ils se

sont encore évadés du pénitencier." "Ouaip. Ça ne me concerne plus. J'ai été appelé

.../...

.../...

aussi début janvier pour aller déloger la bande de gogos armés dans le parc national de l'Oregon, mais j'ai refusé. Je ne tire plus. " "La récompense pour Joe, Jack et William améliorerait votre retraite." Silence. "Ils ont juré de vous tuer." "Je peux les comprendre." Il se lève, baisse son chapeau devant ses yeux, souhaitant mettre un terme à la conversation. Il se met à marcher en direction de la sortie. "Est-ce parce que vous avez descendu Averell à Daisy Town que vous avez décidé de ranger les barilletts ? C'était un accident pourtant, et personne ne l'a raconté." Le cow-boy s'arrête, se retourne vers nous : "On ne peut pas passer sa vie à dégainer, puis plaider la maladresse." Lucky Luke pousse les portes du saloon et disparaît dans la nuit pluvieuse. Inutile de le suivre, il n'en dira pas plus. Avec son départ, un détail étrange nous revient en mémoire. Malgré les flammes dansantes de la lampe, jamais son ombre n'est apparue. Non, ce pays n'est plus pour le vieil homme.

par Quentin Girard

(Libération - 27 janvier 2016)

<http://next.liberation.fr>